

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Temperature (Celsius/Fahrenheit) and Date (8 novembre 1900). Rows show various temperature readings.

JUSTE HOMMAGE

Rendu à un Fonctionnaire Public.

Il s'est fait, depuis deux jours, passablement de commentaires, extrêmement bienveillants, nous devons le déclarer — à vrai dire il n'y avait pas moyen d'en faire d'autres — sur la petite fête cordiale et intime, improvisée par tous les fonctionnaires et employés de notre administration...

RECOMPENSES

AUX MEMBRES DE

La Mission Foureau-Lamy.

LE GÉNÉRAL D'HONNEUR.

Sur la proposition du ministre de la guerre, sont nommés au grade de chevalier de la Légion d'honneur:

M. de Lamothe, capitaine d'infanterie hors cadres: A été blessé au combat de Chari, le 22 avril 1900.

Métols, lieutenant au 1er tirailleurs algériens: A brillamment conduit plusieurs reconnaissances et s'est distingué dans les combats livrés par la mission, où il a fait preuve du plus grand courage.

Verlet-Haous, lieutenant au 1er tirailleurs algériens: N'a cessé de faire preuve des plus brillantes qualités militaires. Au combat du 22 avril 1900, a prouvé son courage et sa bravoure en faisant sauter sa section à couvert jusque sur les derrières du camp fortifié occupé par les forces de Rabah; s'est élanqué à la tête de ses hommes à l'intérieur du réduit avant qu'il fut évacué et en a facilité les défenseurs à bout portant.

Britsch, lieutenant au 1er tirailleurs algériens: Est entré le premier de sa section à l'intérieur du camp fortifié occupé par les forces de Rabah au combat de Chari, le 22 avril 1900. A communiqué à ses hommes un élan qui leur a fait traverser le réduit de la position ennemie avant qu'il fut évacué par les soldats de Rabah luttant en désespérés.

Banoust, capitaine d'artillerie hors cadres: A commandé l'artillerie aux divers combats contre Rabah; a été blessé grièvement, le 1er mai 1900, à l'explosion de la poudrière de Dikao.

Martin, lieutenant d'artillerie hors cadres: A montré le plus grand courage aux différents combats livrés contre Rabah et a été blessé grièvement lors de l'explosion de la poudrière de Dikao.

Fournial, médecin-major de 2e classe: N'a cessé de prodiguer des soins éclairés à tout le personnel de la mission, tant pendant les marches que pendant les nombreux combats qu'elle a soutenus.

Haller, médecin aide-major de 1re classe: A montré le plus grand dévouement au cours de la mission; a été blessé au combat du 2 mai 1900.

El hadj Abdul Hakem ben Cheikh, khalifa d'Onargla: A accompagné la mission Foureau-Lamy pendant toute son exploration et n'a cessé de donner des preuves de sa fidélité et de son dévouement.

Rien de meilleur que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en serez vite convaincus. Délivrée partout \$1,50 par douzaine.

LA MORT DU GENERAL

de Villebois-Mareuil

Racontée par son aide-de-camp

M. Alexis Vitry a eu une interview avec le comte Pierre de Bréda, qui fut l'aide de camp du général de Villebois-Mareuil, assista à la mort du héros et, fait prisonnier, fut emmené à Sainte-Hélène.

Le comte de Bréda, ramené à Londres sur le transport affrété Amélieon, vient de rentrer dans sa famille au château de Plessis-Brion [Oise].

Voici quelques passages de cette intéressante interview:

... A Boshof, le colonel, nommé général quelques jours avant, avait formé un commando fort de 65 Européens, officiers français, hollandais et russes, avec lesquels il voulait tenter un coup hardi: tourber les Anglais et faire sauter, derrière eux, les ponts de la Moidder.

C'était le commencement de la guerre de guerrillas qui dure encore. Pour l'entreprendre, le général de Villebois-Mareuil, qui avait reçu carte blanche du président Kriger, du président Steijn et du général Joubert, voulait avoir sous ses ordres des hommes éprouvés. Le télégraphiste à tous les généraux ou chefs de groupe qui avaient des Français avec eux, pour que l'ordre de rallier Kroonstad, notre point de concentration, leur fut donné d'urgence. Il y avait à Kroonstad une vingtaine de Français, presque tous arrivés par le paquebot du 23 février. Ils avaient répondu à un précédent appel du général et formaient déjà un peloton. Mon camarade d'Etchebegoyen amena un second peloton. J'en formai un troisième dont je pris le commandement. Quelques jours après, le commandant Smoorenburg nous rejoignait avec une centaine de Hollandais. Nous restâmes huit jours à Kroonstad. Ce fut très long pour le général qui avait préconisé les raids et les embuscades.

Enfin, nous partîmes sans aucune considération du nombre vraiment insuffisant de nos forces. Le général avait demandé une voiture de dynamite, six mules et des chevaux. Aucun homme ne voulait conduire la voiture de dynamite. Un prisonnier, jusqu'à présent dans une prison de la ville, s'en chargea au prix de sa liberté. Tous les Hollandais du commandant Smoorenburg ne nous suivirent pas. Nous ne pûmes emmener que cinquante-deux d'entre eux. Notre troupe ne comprenait donc que vingt-sept Français sous mes ordres, un Russe, trois Hollandais, puis, d'un autre côté, les cinquante-deux Hollandais du commandant Smoorenburg; enfin, une vingtaine d'Afrikaners, sous les ordres du Feldornet Koolman. Pas cent hommes en tout!

M. Pierre de Bréda raconte ensuite comment, le 5 avril, leur effectif se trouvait réduit à 68 hommes, lorsqu'ils furent entourés à Boshof par une partie des forces de lord Methuen, composée de 3 escadrons de volontaires de Kimberley, 3 compagnies de la yeomanry et une batterie d'artillerie.

Je fus placé, ajoute le brillant officier, avec la plus grande partie du peloton français, au point considéré comme le réduit de la défense. Nos faibles forces furent disséminées fort habilement par le général. Une batterie de maxims tira immédiatement sur nous à 800 mètres. L'infanterie, très abritée derrière des arbres

et des pierres, ouvrit le feu à son tour.

Le général espérait résister jusqu'au soir et s'échapper à la faveur de la nuit. A cet effet, nous fîmes avertir de nos munitions. Le feu des Anglais augmentait en intensité et se rapprochait de nous. Le tir des maxims était heureusement mal réglé.

Le général de Villebois était partout à la fois, allait et venait au milieu de nos hommes, les déplaçant, les remplaçant avec un admirable sang-froid en les exhortant et en les encourageant. Les Anglais approchaient toujours, nous perdions du monde et nous n'avions aucun médecin pour panser nos blessés. La position devenait intenable. Quelques groupes d'Afrikaners, éloignés de nous, hésitèrent à trahir le blanc et cessèrent de tirer.

Le général renouvela ses exhortations, et, comme à ce moment quelques hommes refusaient d'occuper un point très périlleux sous une pluie de mitraille, mon vaillant camarade Félix Franc, de Revel (Haute-Garonne), les entraîna en s'élançant devant eux au cri de: "Vive la France!"

Quelques instants après, les Anglais s'élançaient à la baïonnette. Nous étions dans un terrain d'arbustes et de grosses pierres. Le général de Villebois-Mareuil avait réussi à faire abaisser deux drapeaux blancs hissés malgré lui et contre ses ordres formels. Tout à coup, un officier anglais s'avança vers lui. Le général l'abattit d'un coup de revolver. Un soldat anglais qui marchait derrière l'officier renversa tira sur le général de Villebois, qui fut alors frappé mortellement au côté droit.

Après la mort du général, ceux qui restaient de ses compagnons furent faits prisonniers et conduits, sous un violent orage, à la ferme de Kalkfontein. Le lendemain matin, ils furent internés dans la prison civile de Boshof, et, de là, conduits à Oape-Town, puis à Sainte-Hélène.

Une léthargie prolongée.

Est-ce une fraude?

Il y a environ vingt ans, le garde-frein Dietrich fut victime d'un grave accident de chemin de fer, il fut blessé à la tête, perdit connaissance et depuis Dietrich est dans un état de léthargie qui a été constaté et étudié par un grand nombre de célébrités médicales venues à Nausstiz (royaume de Saxe) pour examiner ce dormeur extraordinaire.

Les voisins n'ont, paraît-il, jamais bien vu à cette léthargie prolongée et souvent, depuis une dizaine d'années, des dénonciations sont parvenues à la direction des chemins de fer saxonnes prétendant que Dietrich était un vulgaire imposteur et avait escroqué les grosses sommes, 30,000 marcs environ, que les siens touchaient en guise d'indemnité.

Le brigadier de gendarmerie Nestman a assuré que le soir il avait vu avec sa lunette le prétendu dormeur s'approcher de sa femme qui couchait près de la fenêtre et s'asseoir sur une chaise. Le brigadier appela plusieurs personnes qui constatèrent également ce fait. Puis tous, ils se rendirent à la maison du dor-

meur qu'on trouva comme tous les jours dans son lit plongé dans son sommeil léthargique.

Le brigadier de gendarmerie s'écria: "Dietrich, levez-vous, maintenant votre comédie est évanouie, on vous a vu il y a quelques minutes à la fenêtre près de la machine à coudre!" Dietrich ne bougea pas, sa femme et sa fille se mirent à pleurer, tandis que le brigadier et ses amis se retirèrent en disant qu'ils allaient dénoncer l'imposteur.

Immédiatement l'administration des chemins de fer de l'Etat saxon a envoyé à Nausstiz plusieurs médecins, dont l'un d'eux a nié énergiquement toute espèce de fraude de la part de Dietrich.

"Dietrich, dit-il, n'est pas un imposteur, mais un pauvre malheureux qui est hors d'état de faire le moindre mouvement. Voici ce qui s'est passé le jour où le brigadier et ses amis font vu à la fenêtre. Tous les jours, Mme Dietrich et sa fille portent le malheureux sur une chaise près de la fenêtre pendant que l'on fait son lit. Le malade, qui ne peut pas se tenir sur son séant, a été appuyé contre la machine à coudre, ce qui lui donna l'air d'un ouvrier se servant de la machine, à tel point que sa fille, en plaisantant, lui mit un instant les lunettes de sa mère. Lorsque le brigadier et ses amis ont pénétré chez la famille Dietrich, le malade venait d'être reporté dans son lit et les pauvres femmes, terrifiées, n'ont pas pu expliquer les motifs de cette brutale invasion de leur domicile, pas plus que l'interpellation du brigadier ordonnant au pauvre malade de se lever."

Cette mystérieuse affaire a eu un épilogue tragique. Mme Dietrich, après avoir essayé d'étrangler son mari, l'a tué d'un coup de pistolet dans la tête, ensuite, elle s'est pendue.

Ceux qui ont prétendu que Dietrich était un imposteur disent que les époux se sont suicidés lorsqu'ils ont vu leur fraude découverte. Les médecins et la majorité de la population pensent, au contraire, que ce sont les calamités des voisins — qui — ont poussé cette malheureuse femme à cet acte de désespoir. On a trouvé, du reste, une lettre qui confirme cette opinion.

Avant l'accident de chemin de fer qui retrancha, pour ainsi dire, Dietrich du nombre des vivants, cette famille jouissait de la considération générale qui se transforma en mépris lorsqu'il fut constaté que le dormeur avait été surpris dans le pays que les époux avaient une indigne comédie pour continuer à toucher la pension relativement élevée que leur servait l'administration des chemins de fer saxonnes.

Pendant dix-sept ans, Mme Dietrich a eu à souffrir des dénonciations des voisins, suivies de descentes de police, et bien que toujours les médecins aient déclaré que l'infantisme garde-frein était vraiment dans un état d'insensibilité complète, les envieux n'ont pas désarmé jusqu'à ce qu'ils aient poussé cette malheureuse femme à l'acte de désespoir qui a vivement impressionné l'opinion publique.

On a pratiqué l'autopsie du garde-frein; elle a pleinement confirmé les diagnostics des médecins: plusieurs lésions du cerveau ont motivé l'état léthargique dans lequel Dietrich a végété pendant si longtemps.

Les gouvernements des Etats fédérés de l'empire allemand ont entamé entre eux des pourparlers pour le retour des Jésuites en Allemagne. Le Conseil fédé-

ral préparera un projet de loi tendant à rapporter la loi contre les Jésuites et qui sera prochainement présenté au Reichstag. Le centre catholique du Reichstag aurait promis des compensations pour le cas où la loi sera votée.

Le "navire" de Paris.

On s'est souvent demandé pourquoi la Ville de Paris possédait un navire dans ses armoiries: on a dit à ce sujet, que ce navire rappelait l'ancien barque des pantoufles, ou, plus simplement, le bateau des porteurs d'eau.

A la vérité, jadis, le bateau placé dans le scel de Paris fut celui des porteurs d'eau; il prit place, plus tard, dans le blason de la capitale, quand, par édit royal, Paris fut pourvu d'armoiries.

Mais ce bateau fut transformé en navire de guerre, par un autre édit royal, qui remonte à l'an 1361.

Il s'agissait de récompenser les Parisiens, qui avaient équipé un navire de combat; les milices parisiennes, montées sur ce navire, sous les ordres de l'évêque des Esarts, prirent une part glorieuse à la bataille navale, qui fut livrée aux Anglais, en face de Winchestre, en mars 1360.

La flotte anglaise fut cernée, les vaisseaux ennemis furent brûlés et la flotte française remporta une victoire à Boulogne.

C'est en souvenir de la participation des Parisiens à cette bataille que le blason de Paris est orné d'un navire de guerre et non d'un bateau de porteurs d'eau.

FORT IMPRENABLE.

La petite ville de Metz, près de Strasbourg, possède un fort que l'empereur Guillaume, après l'avoir visité à plusieurs reprises, a déclaré imprenable grâce à des travaux effectués d'après un plan impérial.

Un général de l'état-major du souverain allemand ayant osé parier qu'il prendrait le fort de l'empereur avec une poignée d'hommes, Guillaume II a accepté le pari et a mis une armée de 30,000 hommes à la disposition de son général, lui portant le défi d'accomplir ce dont il se vantait témérairement.

Incessamment, les 30,000 hommes du général vont essayer de faire perdre son pari à l'empereur.

LA MALARIA.

Le docteur Koch, débarqué à Marseille, venant d'Alexandrie, est reparti pour Berlin, où il va soumettre à l'Académie les résultats de ses études de quinze mois, sur la malaria (fièvre d'Afrique), maladie qui, dans certaines régions, entre pour 45/10 dans la totalité des décès.

Le docteur Koch est parvenu à isoler, à cultiver et à inoculer la bacille. Il estime que le moustique est le grand propagateur de ce fléau qui ravage l'est de l'Egypte et la côte occidentale d'Afrique, surtout à l'estuaire du Congo, du Niger et du Gabon, et toute l'Afrique équatoriale.

Une collection de monnaies

Le musée de Lille va s'enrichir d'une très riche collection de monnaies flamandes, qui comprend 2000 pièces, dont quel-

ques-unes sont uniques, notamment un denier de Charles le Chauve (840-877), frappé à Conrtrai; un denier de Robert le Frison (1072-1092); un denier de Clémentine, femme de Robert II et gouvernante de Flandre pendant la première croisade (1096-1100); un royal d'or de Louis de Crécy (1322-1346); un demi-aigle d'or (1384-1405) de Philippe le Hardi; unécu beaumont d'or de Philippe le Bon (1404-1467); le grand réal d'or frappé à Bruges en 1487, au nom de Maximilien, roi des Romains, etc.

AMUSEMENTS.

Le Gentry Dog Show.

Tous les jours, l'après-midi, de 2 à 5 heures, se fait au Cercle pour admettre et applaudir les amateurs et intéressants élevés du Professeur Gentry, ses singes, ses chiens et ses éléphants savants.

THEATRE TULANE.

La troupe formée par M. Ch. Frohman attire toujours la foule au Tulane.

C'est incontestablement une des meilleures troupes qui se soient produites dans ce pays. La pièce, du reste, vaut par elle-même la peine d'être vue et revue. C'est une des plus réussies productions de l'esprit français.

GRAND OPERA HOUSE.

A la "Fatal Card" qui vient d'être représentée et qui a été très appréciée, succède, dimanche matin, un drame bien connu, bien populaire, "The Silver King." Il y a des scènes capotées, nous sommes sûrs, et les amateurs du drame, si nombreux à la Nouvelle-Orléans, se rendront en foule au Grand Opera House pour voir la pièce interprétée par la troupe Baldwin-Melville.

THEATRE "CRESCENT."

Nous voici arrivés au vendredi de la semaine et reprenant la vague de "The Silver King" ne se cache pas. Cette pièce offre tant d'attrait, elle mêle si bien le rire aux larmes et les scènes de drame à celles de la comédie! Nous sommes persuadés qu'à la dernière représentation, il y aura encore plus de spectateurs qu'à la première.

Dimanche, heureux changement de spectacle. Ward et Wolke nous promettent une série de scènes amusantes.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Dédié à M. Leygues ce propos d'une maman de lycée: "Je suis très contente de progresser de mon fils depuis la rentrée; il... désapprend l'orthographe avec une facilité étonnante!"

Entre amis.

— Eh bien, et ton vieil oncle héritage, que devient-il? — Hélas! il vient d'épouser une bonne.

— Pauvre vieux! Et tu trouves mauvaise! — Mettez de côté vos radieux. Essayez l'eau pure d'Abita, sentez-la, vous sentirez mieux tout d'un coup!

Feuilleton

— DB —

L'Abelle de la N. O.

28 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

DEUXIÈME PARTIE.

CHRISTINE.

VI

RÉSURRECTION.

Suite.

Une douleur plus forte encore que celle qui l'avait torturé le jour de mariage de Marie, le ter-

raissait.

A ce moment-là, il avait perdu sa fiancée mais elle existait!... Il pouvait le revoir encore, penser à elle, se dire qu'elle aussi gardait un souvenir affectueux à l'ami d'autrefois...

Il s'était fait depuis une vie à part, où la femme si respectueusement adorée tenait la plus grande place.

Mais aujourd'hui, tout était fini! Morter, la femme qu'il lui avait été interdit d'appeler la sienne et qu'il avait pourtant entourée d'un culte si fidèle et si passionné!

Mortes aussi ses espérances, ses dernières illusions de bonheur, ses rêveries de jeunesse!

Il ne reverrait plus Marie; il n'aurait même plus l'humble joie de recueillir, comme un voleur, un de ces doux regards qui l'avaient seuls rendu heureux depuis la séparation.

Le capitaine pleura... Il se sentait brisé par cette nouvelle épreuve...

Ce brave, ce guerrier du Mexique dont la croix d'honneur récompensait la vaillance, se sentait fléchir dans ses lattes morales où le destin prenait un caractère plus à lui broyer le cœur...

Le même soir, le courrier lui apportait la confirmation de la funèbre nouvelle.

Une enveloppe à large bordure noirie lui était adressée, dont la suscription — suprême ironie du

sort — était de la main même du procureur.

La lettre de faire-part se terminait par une invitation aux obsèques.

— Oh! oui, j'irai... se dit Neubourg. Je veux au moins accompagner à sa demeure dernière demeure la créature qui emporte mon âme avec elle.

Le lendemain il était à Mulhouse.

Mais l'heure de la cérémonie le trouva sans courage, incapable de s'exposer aux yeux indiscrets de ceux qui avaient connu ses fautes, ses brisures, son amour malheureux, et qui l'iraient, sur son visage, son immense charge.

Respect humain, soit!... — Non pour lui, mais surtout pour la mémoire de la morte...

Il erra longtemps, à l'aventure, aux environs de la ville.

Seulement, lorsque le soir vint, une pensée extravagante avait surgi dans son cerveau enfiévré.

Un désir insensé, mais impérieux, le hanta: celui de revoir une dernière fois le visage chéri de son amie d'enfance, avant que le tombeau ne fût définitivement scellé et que Marie eût disparu pour jamais!

Poussé par une force invincible, Gérard se dirigea vers le cimetière...

L'idée qu'il allait revoir l'ado-

Il pénétra dans le champ du repos en escalinant la muraille de clôture et alla droit au caveau de la famille Liebenstein, dont il connaissait l'emplacement.

Il y fut bientôt. Du dehors, il regarda...

Dans la chapelle une vieilleuse brûlait, illuminant l'intérieur de sa clarté indécise.

La bière se détachait dans ce demi-jour, projetant les reflets brillants des ferrures dorées et des crochets d'argent.

C'était là qu'elle dormait son sommeil éternel!

Le capitaine s'arrêta un instant, saisit d'une angoisse mystérieuse...

Il était venu pour la revoir puisqu'il n'avait pu s'écarter de son dernier sommeil, et aussi pour venir à la tombe une boucle de la blonde chevelure de Marie...

Il voulait emporter ce souvenir, arracher à l'au-delà cette dévouée et en faire une sainte relique.

Mais maintenant il hésitait... N'était-ce point profaner le refuge sacré de la mort!...

Le capitaine fit quelques pas pour s'éloigner...

Puis, obéissant à une voix intérieure, il revint au caveau, et, résolument, essaya d'ouvrir la porte de fer ajourée, au moyen d'un trousseau de clefs qu'il avait dans sa poche.

Il en engagea plusieurs. Sans succès. Enfin, la serrure céda.

Gérard pénétra dans le caveau.

Il se trouva devant le cercueil tout entouré de couronnes et de fleurs naturelles qui embaumaient la chapelle de leur senteur embaumée, lourdement capiteuse.

La bière devait rester ainsi quelques jours, exposée, jusqu'au scellement définitif, pendant que l'on ferait dans la crypte souterraine, les travaux nécessaires à l'installation d'un nouveau cercueil.

Très ému, l'officier se décala...

Il resta longtemps immobile, puis, tombant à genoux, les yeux obscurcis de larmes, il pria avec ferveur pour celle qui n'était plus...

Un sentiment indéfinissable l'agitait...

Son oraison terminée, il fit le signe de la croix, puis, rogièrement, avança une main tremblante vers les crochets métalliques retenant le couvercle de la bière.

Dans sa poitrine, son cœur battait à se rompre, par sauts de précipités.

Bien, après quelques tâtonnements, et avec un pieux respect, Gérard ouvrit le cercueil.

Ses mains tremblaient... Il était pâle, prêt à défaillir... Marie apparut.

Elle était angéliquement belle dans sa blanche robe dont la nuance se fondait avec celle du capitonnage de satin qui garnis-

sait l'intérieur de sa couche funèbre.

Elle n'avait pas changé... Seulement, sa beauté se réduisait de quelque chose de diaphane, d'éthéré, qu'elle détachait soudainement de la réalité terrestre.

Son front semblait nimbé d'une auréole de paradis.

Elle devait être bien heureuse!...

Très ému, Gérard se pencha sur elle et lui baisa le front avec une indubitable tendresse.

Chose étrange, ce front n'était point glacé... Le capitaine ne ressentit pas, à son contact, ce frisson que la froideur cadavérique communique aux plus résolus.

Il saisit les mains de la morte; elles étaient tièdes...

Alors, il se releva d'un bon déroulement et l'approcha du visage de Mme Robertson...

La physiologie restait immobile et calme, mais exempte de la fibrillation de la mort.

Les traits n'avaient aucune de ces contractions provoquées par le décès; les lignes conservaient toute leur pureté; les lèvres demeuraient légèrement roses; la défiance ressemblait à une statue endormie, sous le marbre, le sang serait imperceptiblement couru dans des veines capillaires.

Soudain, Gérard eut une espérance inouïe: — Si elle n'était pas morte!...

— Si elle n'était pas morte!... pensa-t-il, Mon Dieu!...

Vite, il présenta une glace de poche à la bouche entrouverte de la jeune femme.

Instantanément, le verre couvrit d'une buée qui le ternit peu.

— Elle vit!... Elle vit!... s'écria Neubourg, transport d'excitation.

Évidemment, il lui prit le mains, les pressa dans un élan de bonheur céleste.

En même temps, il collait ses lèvres au front de Marie dont il baisait le visage de larmes brillantes...

— Marie, disait-il, Chère Marie reviens à toi!...

Puis il souleva le buste de baroque et, bouche contre bouche, lui insuffla de l'air avec un rythme régulier qu'on employait pour appliquer aux noyés les procédés de respiration artificielle.

Bientôt, Gérard perçut, dans tout le corps, quelques tressaillements.

Il sentait l'oreille contre la poitrine de Marie...

Le cœur battait, très faiblement, mais il battait...

Il lui rendait l'existence... Le cadavre s'anima!...

Graduellement, la température montait...

L'officier serrait l'oreille sur son sein, achevait de réchauffer celle qu'on avait cru morte... A la fin, elle exhala un gr-